

UNE HISTOIRE D'AIN-TEMOUCHENT (2^{ème} partie)

Source principale : "Aïn-Témouchent à travers l'Histoire"
d'Antoine Carillo (1er septembre 1954)



La Mairie

Si les souvenirs du capitaine Safrané et du capitaine Maurandry sont les seuls conservés des chefs militaires de la cité, par contre, la liste de ceux qui assumèrent par la suite la charge de présider à ses destinées comprennent des commissaires civils remplissant les fonctions de maire jusqu'en 1884 ; puis, après la réforme municipale, des maires élus comme dans toutes les communes de France.

Liste des maires qui se sont succédés depuis 1869 :
Eugène Gola - Antoine Bonnafous - André Gouin - Emile Larcher - Louis Ducros - Camille Chabaud et Hyppolite Laulagnet (adjoint) Victor Bacques

et Louis Barret, (adjoint) Louis Laurent - François Mary, qui resta maire pendant dix-neuf ans avec pour 1er adjoint Baptiste Barret- Henri Danthon qui demeura plus de vingt ans avec pour 1er adjoint Martial Milhe-Poutingon- René Enjalbert- Henri Giroux- Pierre Audouard- Henri Servières- Armand Orsero et Paul Villeroque (adjoint).

Au début de 1851, la population était déjà de 420 européens toutes origines confondues. L'activité économique de la région s'accroît très vite et l'extension du Centre urbain d'Aïn-Témouchent suit parallèlement. La ville déborde vite ses remparts (démolis en 1887) et même les limites du plateau pour aller au nord-ouest vers le faubourg saint-André, puis à l'Est vers le faubourg saint-Jules. Vers le Nord, l'extension fut toujours gênée par la gare et ses emprises. La ligne du Chemin de Fer de l'Ouest Oranais avait été initialement projetée jusqu'à Marnia.

Le décompte des habitants en 1887 : 2492 Européens, 1737 Algériens et 333 Israélites.

Devant une telle croissance de la population et l'extension du périmètre urbain, les municipalités successives réussirent à maintenir au meilleur niveau tous les services publics : alimentation en eau potable, réseau d'assainissement, équipement hospitalier et sanitaire, et surtout établissements scolaires où se situe la meilleure réussite. La scolarisation totale sera réalisée dès 1958 avec 101 classes primaires plus des classes maternelles, deux C.E.G, un C.E.T et l'annonce de la prochaine réalisation incroyablement retardée d'un lycée qui sera terminé en 1964, payé par la France et construit par des architectes Français.

Les administrations de l'Etat, avec leur hôtel des postes et surtout l'hôtel des finances n'étaient pas en retard, sauf peut-être pour les services de maintien de l'ordre. La caserne de gendarmerie mobile fut inaugurée bien après le début des « évènements d'Algérie ».

Un grand Centre économique

Située au milieu d'une région de terres riches, à prépondérance volcanique et que les jujubiers et palmiers nains n'avaient pas épuisée,



La Gare

Témouchent vit se créer autour d'elle une agriculture fort prospère. D'abord consacrée aux céréales (avec deux moulins à eau, une minoterie moderne à cylindres et des moulins de «mouture indigène») ainsi qu'à l'élevage, aux cultures maraîchères, à quelques vergers, à la floriculture même et surtout à la vigne. Depuis la plus haute Antiquité, celle-ci existait à Sufat puis Albulae et ce fut sa culture qui assura vite l'essentiel de la prospérité de la région témouchentoise (après que celle de l'olivier l'eut été du temps des Romains !) surtout après la "crise du phylloxera" en France vers 1860 qui introduit la culture intensive de plants dits "américains". La qualité du sol très fertile, les conditions climatiques, l'ensoleillement, faciliteront son expansion. En 1930 le vignoble est devenu la principale activité agricole : les 358 ha de 1888 deviennent 3744 ha puis 6 149 ha en 1953.

A mi-chemin entre commune urbaine et commune rurale, les établissements de commerce de gros et de détail de tous ordres se multiplient. Qu'il s'agisse d'approvisionnements de consommation ou de biens d'équipement, de matériel ou de produits agricoles, on trouvait de tout à Témouchent. Les artisans de tous les corps de métier ne manquaient pas et l'on vit même se créer de petites industries. Les mécaniciens, qui avaient supplanté les bourreliers d'antan, étaient fort nombreux. D'importantes entreprises de travaux publics ou de maçonnerie employaient un personnel nombreux.

Le milieu agricole s'organisa lui-même. Venu comme expert dans la lutte contre le phylloxera, M. Alfred Dutruel, après le Syndicat agricole, fit avec M. René Enjalbert, aboutir la réalisation des Associations agricoles.

Fervents de la Coopération agricole, ils firent créer autour de la Maison du Colon (avec tous ses services : crédit, assurances, coopérative d'achats puis assurances sociales), un ensemble complet d'établissements modernes : une Coopérative de Céréales avec d'importants docks silos, une Cave coopérative et surtout une Distillerie coopérative considérable.

On leur doit aussi la création d'une Ecole d'Agriculture avec ferme modèle. Si les activités culturelles locales semblaient décliner, c'est surtout quand les moyens de communication plus rapides et plus faciles permirent d'aller trouver à Oran des distractions de meilleur choix.

Pourtant à la belle époque surtout, les conférences et les concerts étaient fréquents, les tournées théâtrales ou de variétés trop rares étaient bien complétées par des divertissements d'amateurs fort réussis. Tel du moins était l'avis du chroniqueur du journal local. Car chaque jeudi, «la Gazette» venait répandre les nouvelles et publiait l'impertinente «Silhouette» où chacun s'efforçait de reconnaître la personnalité visée par la malicieuse «Violette» du moment, ou le «Lys», parfois féroce.

Les cafés étaient fort nombreux (33 en 1958 sans compter le Cercle Civil dont le nom perpétuait la distinction initiale avec le lieu de réunion des

officiers des origines de la ville). Il y avait deux cinémas et même jusqu'après la guerre 39/45 un "skating". Le tourisme en revanche n'était guère florissant, la ville entre Oran et Tlemcen n'étant qu'un lieu de passage.

Donc, parti du néant en 1843, le Centre d'Aïn-Témouchent est devenu par le miracle économique de la Colonisation française, une véritable petite ville. En 1955, après qu'on eut déjoué les manœuvres qui voulaient rattacher l'arrondissement prévu à un futur département de Tlemcen, l'installation d'une sous-préfecture n'apporta aucun avantage particulier et n'eut pas le temps d'y créer les inconvénients traditionnellement reprochés à ces chefs-lieux. Car les efforts continus de ses habitants comme de ceux de la région persistaient à donner la primauté aux tâches économiques. Ils devaient à leur travail, le plein épanouissement de leur ville et préparaient son souvenir sur la même lancée.

Quelques souvenirs pêle-mêle

Les trois communautés religieuses principales vivaient leur vie spirituelle propre dans un respect réciproque. Les lieux de culte, le Grand Temple israélite comme l'église paroissiale Saint-Laurent ou les mosquées étaient très fréquentés et le reste du temps, chacun vivait sa vie et l'on n'a pas le souvenir de heurts sérieux sinon verbaux et le plus souvent marquant des griefs très personnels, quand ils n'étaient sordides. Les Israélites allaient chaque année participer aux fêtes du Raab à Tlemcen, les Chrétiens «faisaient la mouna» à Pâques au Moulin Bonnafous ou au Pont de Saboun, ou allaient à Santa Cruz pour l'Ascension, quelques musulmans se rendaient à La Mecque. Cette coexistence se manifesta de façon éclatante à l'occasion d'un événement que nous ne pouvons pas oublier :

Avant la guerre 14/18 arriva à l'hôpital un jeune interne originaire de l'Aude, il s'appelait Victor Servières. La guerre finie, ce jeune médecin, après quelques mois passés à Aïn El Arba et Lourmel, s'installa à Témouchent. Peu de temps après, le typhus se mit à faire des ravages dans la région et l'on vit le Dr Servières allant porter ses soins, de jour comme de nuit, de maison en maison, de ferme en douar. Ni la contagion, ni la fatigue ne l'arrêta, il alla jusqu'au bout de son devoir et il mourut alors que le typhus était vaincu : il n'avait pas quarante ans. L'événement ce furent ses obsèques toutes les communautés y assistaient, innombrables, venues de tous les environs et de plus loin, réunies dans une même émotion, dans un même sentiment de gratitude.

Les galas de bienfaisance des nombreuses associations attiraient un nombreux public : bals ou spectacles d'amateurs dont les derniers furent

donnés au théâtre de Verdure du Jardin Public par les anciens élèves et surtout pour la Fête annuelle des écoles. Cependant les conférences et autres manifestations culturelles perdirent de leur périodicité, nous l'avons déjà dit, à cause de la proximité d'Oran.

On se souvient aussi de concerts fort brillants de la Lyre Témouchentaise, mais malgré toutes les bonnes volontés, son niveau baissa quand elle perdit son âme avec le dernier survivant, à Témouchent, de la lignée des Verdu.

Enfin, les activités sportives : le sport hippique, tombé en désuétude, lorsque l'hippodrome, après un long sommeil, fut transformé en un aéroport fort actif pour l'aviation d'amateurs. Bien sûr les boulomanes renvoyés de terrains vagues en terrains vagues, avaient fini par être chez eux en 1954. Le tennis avait d'excellents adeptes mais peu nombreux. Le fonctionnement d'une piscine publique s'est heurté à des obstacles insurmontables.

Mais ce furent le basket-ball (qui aligna des équipes de premier ordre) et surtout le football qui attirèrent les foules. Après avoir acquis, une réputation méritée par ses joueurs locaux dont certains firent une brillante carrière, l'USSCT changea de formule pour, grâce au mécénat, se renforcer d'appoints extérieurs et enlever la Coupe d'Afrique du Nord. Ce qui justifia amplement la réalisation d'un stade municipal avec de magnifiques tribunes couvertes.

Enfin pour nous attendrir un peu, évoquons le souvenir des carnivals d'antan qui ne manquaient pas de se prolonger jusqu'à la fête de l'enterrement de la Sardine, le jour des Cendres, pittoresque coutume du «Levante» espagnol ; les fêtes de printemps avec leurs corsos fleuris ; et surtout les festivités du 14 juillet, le grand bal public sur la place de la mairie et son superbe feu d'artifice.

...Et les vacances à la plage d'Oued-Hallouf avec sa fête du 15 août...

Nous terminerons par ces quelques phrases d'Antoine Carillo, en 1954, et d'un optimisme hélas bien douloureusement démenti pour nous : "Sur les lieux de l'ancienne Sufat qui fut le lieu rêvé des premiers Berbères, sur les ruines de l'Antique Albulae, véritable reflet de la grandeur de Rome, au lieu même où vécurent les hommes d'Ibn Senane et les Béni-Ameur, la ville du capitaine Safrané... jalouse de son passé... se tourne vers un bel avenir... rien n'arrêtera l'évolution de son heureuse destinée."

Sic transit vanitas mundi...



Place de Verdun